

Temple de Champel 21 septembre 2025

Prédication : L’Evangile, source d’inspiration pour vivre en paix, entre Dieu et César

Lectures bibliques : 1 Samuel 8, 4-22 ; Marc 12, 13-17

« Ne vous conformez pas aux habitudes de ce monde, mais laissez Dieu vous transformer et vous donner une intelligence nouvelle. Vous pourrez alors discerner ce que Dieu veut : ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait » (Romains 12, 2). C'est l'apôtre Paul qui écrit cette parole sensible et percutante dans une lettre à la petite communauté naissante à Rome, en plein cœur de la ville impériale de tous les Césars qui vont suivre les Jules César et César Auguste contemporains de Jésus et de Paul... Tibère, Caligula, Néron, Vespasien, Titus, Domitien, cruels persécuteurs des chrétiens et notamment pour Vespasien, la destruction de Jérusalem et l'exil du peuple juif...

Ne vous conformez pas aux habitudes de ce monde, mais laissez Dieu vous transformer et vous donner une intelligence nouvelle... On peut dire que c'est exactement, à la fois, le problème et la solution du prophète Samuel. Pour diriger le peuple en terre promise, il y a eu les juges et les prophètes dont lui, Samuel. Comme son nom l'indique, le prophète est celui qui « parle devant », qui ose aller au dangereux face à face, pour affronter des dirigeants de ce monde, ou encore pour affronter son propre peuple rebelle, afin d'annoncer et de faire respecter la parole du Dieu accueillie et transmise par leurs pères. Mais cette fois, c'est plus grave, le peuple n'en veut plus de ces prophètes. Le peuple veut un roi, et pourquoi donc ? Ni pour être mieux dirigé ou mieux respecté dans ses besoins et ses attentes ; ni pour être davantage en paix ou plus prospère... Non, c'est simplement « pour être comme les autres nations » ! Et d'abord comment donc sont-elles ces autres nations, êtes-vous allés vérifier ?! Samuel, vexé et furieux de cet affront, va directement parler avec Dieu de cette demande absurde. Or Dieu va commencer, dans toute sa bienveillante clairvoyance, par prendre soin de son prophète : « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi, dit Dieu. Ils ne veulent plus que moi, Dieu, je règne sur eux ». Samuel est remis à sa place et sur le bon chemin. On peut dire qu'il a laissé Dieu « le transformer et lui donner une intelligence nouvelle ». Parce que, c'est aussi lui-même qui cultive un dialogue intensif avec son Dieu, comme en témoigne sa réaction immédiate et instinctive d'aller parler de tout ça avec lui. Quand Dieu lui parle comme cela, Samuel comprend qu'il s'est trompé de cible ; et peut-être a-t-il un peu oublié que ce n'est pas lui qui règne sur son peuple ; car lui, tout prophète dirigeant qu'il est, il n'est pas moins, mais pas plus que le bras avancé de Dieu. Pour le peuple, Dieu est devenu un maître et seigneur invisible, trop exigeant et exclusif. Tandis que les systèmes politiques des régions avoisinantes, eux, ils sont bien réels et visibles, probablement meilleurs et bien plus fiables, au moins à courte vue !

Le problème du peuple, c'est donc Dieu lui-même ! C'est peu ordinaire ! Un Dieu qui va donner des clés à son prophète pour aider son peuple à réfléchir en vue de prendre une

meilleure décision. Le propos est terrifiant et en arrêterait plus d'un. Un roi à votre tête ? Mais c'est « Adieu à la liberté ! » Adieu à la liberté de vivre et de penser : hommes et jeunes gens aux armées, aux travaux forcés pour le roi et sa cour, et au service de ses guerres et autres abus de pouvoirs ; femmes exploitées et méprisées ; enfants, serviteurs et servantes, troupeaux et récoltes, tout sera placé à la botte du roi et instrumentalisé à son insatiable pouvoir. Esclavage garanti, pour tous et pour toutes ! Adieu à la liberté, adieu à une harmonie politique et sociale commune et consentie, adieu à l'existence intérieure créative, adieu à la collaboration autonome et communautaire pour la paix et la prospérité. Et surtout, surtout, éloignement suicidaire de leur source vitale qu'est tout de même Dieu et sa Parole de vie, ceci depuis des siècles et des siècles. « *Ce jour-là, d'amertume et de souffrance*, ajoute encore le prophète Samuel, *quand, à cause de ce roi que vous vous serez choisi, vous crierez à Dieu... ce sera trop tard, il ne répondra pas* ». De fait, à quoi lui servirait-il de répondre à des cœurs fermés, et à intelligences obtuses... Mais rien n'y fait. Le peuple n'écoute pas Samuel, et encore moins ce Dieu dont ils rejettent l'existence et le règne. Alors Dieu se résigne, c'est assez touchant et impressionnant. Et il accepte de laisser simplement l'histoire du monde suivre son cours. *Et le SEIGNEUR dit à Samuel : « Ecoute leur voix, et donne-leur un roi ! »*

Voyons maintenant et beaucoup plus tard, l'histoire de ces quelques Pharsiens et Hérodiens, donc ces autorités religieuses garantes de la Torah, qui sont envoyés auprès de Jésus pour le piéger, car Jésus commence sérieusement à questionner leur pouvoir religieux devenu politique. Il s'agit de le piéger, de « le pousser à mal parler » rapporte l'Évangile, en vue de le neutraliser, voire de l'éliminer. La question est simple et le dilemme parfaitement redoutable et dangereux, même s'il n'y paraît pas à première vue. D'abord on ne parle que de César, de cet occupant sans doute pas beaucoup plus honnête que le roi décrit par Samuel. Mais comme la question vient de dirigeants religieux puissants et soucieux de leur autorité, on comprend subtilement que la question parle aussi de Dieu. Par ailleurs, la question semble suggérer un choix éliminatoire : « ou bien César, ou bien Dieu ». Or donc le piège c'est que, quelle que soit la réponse, elle accuse Jésus. En effet, soit il répond : « il faut honorer César », et on peut l'accuser d'être un collabo à la solde de l'empereur, ainsi qu'un traître finançant l'occupation du pays en son empire. Les autorités juives n'auraient alors aucune peine à exciter le peuple contre lui, surtout qu'il s'agit de leur argent ! Soit il répond : « il faut honorer Dieu », et on peut l'accuser de fanatisme religieux, voire révolutionnaire, réfractaire aux lois de l'occupant. C'est évidemment facile de le dénoncer aux pouvoirs romains, pour ces notables juifs pseudo-garants de la paix civile en ce pays déjà trop turbulent !

Grâce à la question que Jésus pose à son tour concernant la pièce et à leur réponse, ce sont eux, ses adversaires qui se retrouvent dans leur tort. Car il serait faux et insensé ici de pratiquer un choix, ce n'est pas « ou bien / ou bien », ce serait absurde et irréaliste. La solution tient au contraire dans ce petit mot de liaison, dans le « et », César et Dieu, ensemble mais chacun à sa place, chacun pour sa part : A César, honorer le tribut de l'impôt ; et à Dieu, honorer le tribut de la foi. On le vit conjointement, et ça se passe bien.

La réponse de Jésus nous aide au discernement de la foi et au renouvellement de notre intelligence. Non pas soit le monde et ses lois, soit Dieu et sa Torah, mais bien les deux ensemble. Il y a un exemple dans l’Evangile qui parle bien de cela, c’est la démarche du jeune homme riche si parfait dans l’exercice actif de sa foi, un modèle de pratiquant actif qui aimeraient tellement hériter de la vie éternelle... Cependant, malgré tous ses efforts spirituels et religieux, ce jeune homme est complètement tributaire du monde et de ses richesses. Jésus l’a bien perçu, son dilemme, qui est d’une part de garder ses richesses qui lui donne une certaine toute-puissance dans son monde, mais aussi d’autre part de se placer au niveau de Dieu lui-même, en cherchant à obtenir son éternité. D’un seul mot, Jésus va lui faire comprendre son problème, et s’il le veut bien, va l'aider à se transformer, en renouvelant son intelligence. « Il te manque une seule chose, lui dit Jésus, c'est de mettre tes richesses à leur bonne place en les donnant à ceux qui en ont vraiment besoin, ainsi tu pourras reconnaître où est ta vraie richesse ! Ensuite tu pourras me suivre sur de nouveaux chemins pour en apprendre plus sur tes désirs de toute-puissance et ton vœu d'éternité... « *Et l'homme s'en alla tout triste parce qu'il avait de grands biens !* » (Marc 10, 17-31). Oh non, ce n'est pas facile, au détour de notre vie et de nos désirs personnels, de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et de laisser au monde de l'humain ce qui lui est conforme !

Mission impossible !! Oui, sans doute si c'est uniquement par nous-mêmes que nous devons y parvenir. Mais Jésus l'a promis, comme cela nous est rapporté dans cette grande prière, ce « testament spirituel » que nous révèle l’Evangile de Jean : « Celui qui doit vous venir en aide, le Saint-Esprit que le Père enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. C'est la paix que je vous laisse, c'est la paix que je vous donne. Je ne vous la donne pas à la manière du monde. Ne soyez pas inquiets, ne soyez pas effrayés. (...) Je vous aime comme le Père m'aime. Demeurez dans mon amour... et aimez-vous les uns les autres comme je vous aime, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète. » (Jean 14, 25-25 ; 15, 9-10). Alors tout semble devenir possible : nous pouvons nous laisser transformer, et notre intelligence peut être renouvelée par la grâce de ce Dieu qui nous a aimées et aimés, lui qui nous a choisies et choisis le premier.

J’ajouterais pour terminer évoquer que, lorsque nous célébrons la sainte Cène, nous pouvons considérer que nous rendons à Dieu ce qui est à Dieu au cœur d'un monde dominé par les lois des Césars. En effet, cette communion est éminemment spirituelle, et pourtant on pourrait y voir une action politique. Dès que Jésus a prononcé les paroles d'institution en déposant dans nos coeurs cette symbolique christique du pain de vie et de la coupe d'alliance en son nom, il a placé tous les Césars du monde au rang de petits seigneurs, et il a rétabli Dieu au rang de Seigneur de l'univers. La sainte Cène s'est alors avérée être un acte politique qualifié par Jésus lui-même. Un testament pour les siècles des siècles transcendant pour toujours sa dernière Pâque juive en Pâques de la foi chrétienne, quelques heures avant son arrestation, son jugement et sa mort. A ces personnes de la chambre haute, et aujourd’hui encore à nous autres, chaque fois que nous la célébrons et que nous communions ensemble, la sainte Cène nous transfigure comme par une réelle rencontre du Christ, ici et maintenant, aujourd’hui, dans notre vie et dans notre monde.

Ce n'est pas du tout un vieux souvenir, mais c'est un mémorial, un autrefois actuel, qui nous renouvelle personnellement et qui fait de nous ensemble le corps du Christ dans le monde, dans notre société, dans notre ville, dans notre famille. Particulièrement en notre pays de plus en plus laïcisé, le repas du Seigneur, toujours aujourd'hui, relève d'un acte identitaire puissant, constructif de la communauté et de notre foi.

Je cite quelques lignes de cet article de Christophe Jacon, sur le site Regards protestants, du 30 mars 2017 sous le titre : La Cène est un acte profondément politique. J'y ai inséré quelques réflexions personnelles.

En la partageant, l'assemblée croyante « affirme au monde son refus de la haine et sa soif d'un monde nouveau. Par la foi universelle en Christ, les frontières sont abolies, nous sommes toutes et tous enfants bien-aimés du Père, frères et sœurs en Christ. La Cène nous est donnée par Jésus qui va être torturé et crucifié, et qui néanmoins ressortira vainqueur en Dieu de la mort et des ténèbres du monde. Partager ce repas, c'est aussi dénoncer la violence partout où elle sévit. C'est communier avec ses victimes là où elles ont besoin de notre soutien et de notre prière, dans l'invisible au-delà du visible. La Cène proclame symboliquement que la consommation n'est pas le dernier mot de la vie, puisque le Christ lui-même s'offre en ce repas, et parce que cette nourriture modeste et symbolique pourtant nous nourrit au-delà de tout ce qu'on peut imaginer et nous fortifie. Enfin la Cène nous relie au monde par nos actes d'engagement et de foi, dans la confiance que nous sommes responsables d'agir pour l'amour de notre prochain, notamment par le partage de nos biens au service du développement équitable pour toutes et tous sur notre terre. Il y a à manger pour tout le monde, semble-t-il. Luttons donc, par exemple, contre la famine, même si peu, c'est déjà beaucoup.

C'est le mémorial de Jésus offrant sa vie pour notre salut, pour que nous soyons toujours vivants et debout, même face à l'injustice, à la violence, à la haine. Et c'est le mémorial d'une alliance exceptionnelle quand nous buvons à cette coupe en nous abreuvant de l'amour d'un Dieu qui ne nous lâche pas, lui qui nous fortifie pour accomplir notre existence et notre vocation au cœur du monde.

Ce dernier repas de Jésus, tout simple et si fort, nous dit et nous redit cela depuis sa mort. Il nous parle aussi de mort vaincue, terrassée pour toujours et promise à résurrection.

C'est dire et affirmer qu'aucun roi, ni aucun prétendu maître du monde ou petit seigneur terrestre ne pourra jamais abolir la puissance de vie et d'amour que Dieu, Créateur et Père aimant, a réalisée pour nous et pour notre monde.

Par Jésus-Christ, notre frère et compagnon puissant dans ses paroles et sa foi.

Et par l'Esprit-Saint, ce souffle de Dieu qui donne du souffle à notre vie.

Soli Deo gloria.